

## Les signes de l'identité

Gaston Miron

---

Number 52, December 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45676ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Miron, G. (1983). Les signes de l'identité. *Québec français*, (52), 22–23.

# Les signes de l'identité

Québec français est heureux de présenter à ses lecteurs le texte de l'allocution prononcée par Gaston Miron lors de la remise du Prix Athanase-David en octobre dernier.

Toute poésie est une histoire d'amour avec la langue, et chaque fois, dans son avancée, un nouveau rapport du sujet-individuel et du sujet-collectif avec elle. Je remercie le peuple québécois qui m'a légué et donné cette langue française qu'il a modelée et modulée au cours de son adaptation en terre et espace d'Amérique et au cours de la constitution de sa culture et de son identité dans l'histoire, selon ses besoins de communication et d'expression, ses désirs, son imaginaire. Cette langue de tous, et par chacun et par chacune réappropriée, où les écrivains font venir à jour le discours et les poètes le poème. C'est là, dans la langue, qu'avec le corps et l'âme, la poésie travaille dans l'écriture le sens et le chant, la mémoire et la conscience, mais aussi la contre-poésie ou, si l'on veut, l'autre poésie, celle qui se porte en avant et qui va devenir.

C'est à ce travail que je me suis employé depuis trente ans, seul et avec d'autres, dans une pratique écrite et parlée, depuis mon vécu, ma sensibilité, ma situation, dans un souci d'agir et de diffusion. Et, au sein d'une problématique de l'être, dans ce risque qui fut le mien, celui d'un geste tenté, celui de faire apparaître une écriture du corps collectif en ce qu'il est politique, et qui travaille la poésie à l'égal du corps personnel. Dans cette tentative, rien n'était donné, il me fallut franchir les mots un à un, aller d'un mot à l'autre, du noir analphabète à une lumière et une vérité littérales. Dans les enjeux de l'héritage et de la descendance, si j'ai pu, comme chacun ou chacune, faire un bout de chemin, c'est que d'autres avant nous en avaient fait une partie et que d'autres, d'ores et déjà, continuent autrement et plus loin.

Cette histoire d'amour avec la langue en voici ma vision, à propos de laquelle je ne suis pas innocent puisque je m'y suis impliqué à la corde. Elle a commencé dans ce pays en 1760 en termes de vie ou de mort et, pour ce qui est de l'écriture, vers 1825, dans la misère littéraire. À considérer la littérature de

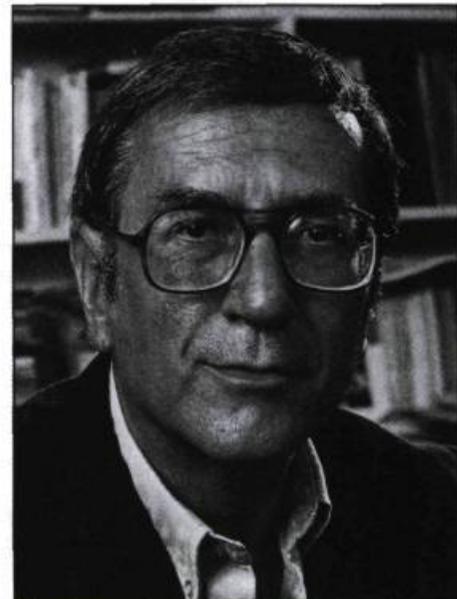
notre époque dans ses périodes récentes, d'en voir sa vitalité, sa diversité, ses niveaux d'accomplissement, d'exigence et de qualité, son autonomie, cela montre assez que la littérature est aussi un processus historique en interaction avec les autres et qui produit des effets de façonnements et de changements de la société. Le fait majeur intervenu dans la littérature des trente dernières années, c'est celui du passage de la littérature canadienne-française en littérature québécoise. Ce fait a amené un renversement des valeurs reçues dans le domaine littéraire, a changé les données de la problématique et des perspectives. Il s'accompagnait dans son cours d'une réflexion sur la littérature quant à sa nature et à son exercice, et d'une réévaluation du corpus antérieur. Il revient donc à trois générations d'écrivains, par leurs œuvres, d'avoir forgé le concept de littérature nationale québécoise, hissant celle-ci au rang des littératures nationales de par le monde.

Les conditions d'apparition de ce concept et son efficacité opératoire ont été possibles parce que dans le même temps, et en conjonction, il y avait, poussée par l'idéologie de modernisation et de rattrapage, une mutation de la conscience canadienne-française en conscience québécoise. L'idée de culture se transformait elle-même en concept de culture globale, au sens anthropologique: la culture québécoise. Deux moments y ont contribué. Premier moment: 1945. Fin de la guerre. Pendant six ans nous avons été coupés de la France d'où nous venait avant 1940 presque toute notre instrumentation intellectuelle. Nous nous sommes réfléchis pour la première fois depuis 1837-1838 comme totalité dans l'histoire. Pendant cette absence de la France non seulement nous avons existé sans elle mais fonctionné sans elle, nous avons tout fait par nous-mêmes des tâches dévolues à une culture vivante. Nous avons pris conscience que nous étions une entité culturelle distincte et différente de la France. Puis ce fut l'événement

---

gaston miron

---



Refus global. Les signes de l'identité amorcent une modification: nous commençons ici et là à nous appeler des « Canadiens d'expression française » et vers 1958 « de langue française ». Deuxième moment: 1960. Dans l'urgence où nous sommes de définir de nouvelles structures de société pour notre collectivité, notre peuple en somme, nous allons de nouveau nous refléchir comme totalité et dans ce moment de notre histoire nous prenons conscience, dans les faits, que nous sommes une société et une collectivité distinctes et différentes de celles des *Canadians*; nous n'avons pas les mêmes vues d'un avenir en commun, les mêmes besoins, priorités et aspirations. Le phénomène de la Révolution tranquille entre en conflit avec le fédéralisme dans lequel nous vivions. C'est la dimension politique de la culture — vécue comme différence depuis 1945 — qui fait irruption et nous fait accéder à la conscience d'être un tout. Les signes de l'identité effectuent leur dernière mutation: nous nous proclamons des Québécois. Vers 1963, nous parlons de l'État québécois, de la littérature québécoise,

du cinéma québécois, de l'économie québécoise... Et quand on se conçoit comme un tout, on veut avoir les pouvoirs du tout. Mais cela est l'histoire d'un autre processus dans lequel je n'entrerai pas ici.

En ce qui concerne la littérature dans son rapport à la culture, après les phases de l'appartenance, du pays, du dévoilement de l'aliénation, du manque et de l'empêchement, nous accédions à la fois à l'identité et à l'altérité, nous donnant ainsi droit de cité et accès à l'universel, nous situant dans des axes de réciprocité et d'échanges. Nous naissons à l'origine et devenions notre propre référence, capables de vivre les éléments hétérogènes comme homogènes, du moins en tant que distance, en tant qu'hétérogénéité. Avant, les œuvres canadiennes-françaises renvoyaient à un référent ethnique, à une notion d'identité étriquée de caractéristiques ethniques, excluantes : être canadiennes-françaises et catholiques. Définition de la survie, du régionalisme, de l'œuvre de service. Maintenant les œuvres québécoises renvoient à un référent de culture globale, la culture québécoise et son projet, et c'est ce référent qui est le fondement de leur appartenance, de leur création et de leur universalité.

Mais entre ces diverses prises de conscience et les faits, un écart demeure. Les faits ne sont pas accouchés. Le danger persiste de se satisfaire d'une rhétorique du fantasme dont le discours tiendrait lieu de réalité. Toute culture, si elle veut se réaliser comme anthropologie au monde et dans l'histoire, se vivre, s'agir, s'épanouir, se doit de se signifier elle-même, de se représenter elle-même, de s'autosuffire dans l'interdépendance et l'échange, et cela suppose qu'elle ait aussi, comme toute autre dans le monde, une expression et une dimension politiques propres. Une culture complète est toujours une et multiple, ouverte et plurielle, et dans ces conditions elle peut rendre compte dans son activité globale et ses œuvres de l'ensemble de la problématique humaine dans ses propres schèmes et produire son propre discours sur le monde, contribution à la culture universelle en ce qu'elle est une version de vivre l'humanité, l'humanité québécoise. L'avenir de la littérature québécoise et de son histoire d'amour avec la langue est lié au destin du peuple et de la culture qui les portent. Le dire, c'est d'une évidence à faire pleurer.

Je sais que la poésie parle la même langue dans toutes les langues. Je sais qu'elle est une autre langue dans la même langue. Je sais que la poésie n'a qu'une seule patrie, la langue, mais ma langue, elle, ma langue à moi, ma langue à nous, a une patrie : le Québec. ■

## TRIBUNE

# Les Prix du Québec 1983 ou la connivence du subconscient collectif

Octobre, mois d'éclatement des arbres et ponctuation de la conscience profonde d'avant l'hiver, mois du vent qui vient rappeler la présence de l'air et de l'envol, mois des oies sauvages solidaires dans leur désir instinctif de l'emporter sur la nuit, Octobre offre toujours à la Terre québécoise son point d'appui rituel. En 1983, ce onzième jour symbolique (le onze figurant la Force douce et persévérante), la connivence du subconscient et du réel a particulièrement redonné espoir et mémoire à toutes celles et ceux qui croient toujours, contre le réel juridique assassin d'un fédéralisme rampant, à la patrie québécoise.

Ainsi donc, six jurys indépendants et compétents ont choisi une Québécoise et cinq Québécois reconnus pour leur option libertaire ou indépendantiste non équivoque. Si cela ne va pas rassurer ceux qui composent avec la décomposition du tissu social, économique et politique, ceux qui croient à coups de sondages que le peuple québécois est rentré dans son ombre, qu'il a accepté de gommer son nom « Québec » pour redevenir la belle province qui se tait, la manifestation du onze octobre reste pour d'autres le plus émouvant témoignage du rappel profond, subconscient et quasi instinctif, de la dynamique de la mémoire historique et culturelle du pays saintlaurentien.

Les Prix du Québec honorent un Maurice Blackburn, travailleur infatigable de la trame sonore du jeune cinéma québécois, un de ceux qui jouent, de manière prégnante, dans la marge d'une culture appartenant à tous. Un des nôtres qui a beaucoup trimé, souvent méconnu, qui éprouve cette fatigue innommable du lieu toujours à définir, et qui rêve, comme beaucoup de Québécoises et de Québécois désabusés par le cynisme politique sans cesse vainqueur, de rentrer dans leur vie domestique et de voir pousser les arbres.

Honoré aussi, un Pierre Dansereau, lutteur scientifique sous un Pouvoir ravalé, libertaire soucieux tout autant de sa propre anarchie que de l'équilibre d'une planète menacée dans son harmonie tellurique et son architecture territoriale. Honorée encore Marcelle Ferron, un non/sapin du

paysage, cette très prochaine de Borduas, signataire d'un Refus global visant le jansénisme obtus qui abolissait l'espace, la possibilité de la danse et l'expression des formes, de la lumière. À cet effet, l'autre récipiendaire, Michel Brunet, signalait à juste titre, que Maurice Duplessis — quoique participant d'une « grande noirceur » séculaire, — avait été un jalon de plus dans l'affirmation du pays québécois contre l'altérité du pays anglais impérialiste.

Tout ce pays d'abord canadien, puis canadien-français (appellation du pays infirmé) et bientôt réhabilité dans son unité par son nom même de Québec, c'est Gaston Miron qui l'incarnait dans la fête du Salon rouge. Il n'était que juste, en ces temps d'abattement partagé, de rappeler la lutte singulière de la poésie québécoise tellement bien représentée par Miron. Après tout, avec Miron — et Gérard Godin, et Pauline Julien, et Gaëtan Dostie —, n'est-ce pas le verbe québécois lui-même qui avait été jeté en prison par les gouvernements de Trudeau et de Bourassa pendant les jours sombres d'Octobre 1970 ? On peut comprendre que les incultes du corpus littéraire québécois et les déracinés du « non » référendaire — il ne faut pas comptabiliser celles et ceux dont le « non » voulaient vraiment et douloureusement dire « oui » ! — n'aient pas saisi tout à fait l'admirable texte du Fondateur de l'Hexagone qui rappelait l'insubordination de la Parole québécoise (et de la poésie en tant que telle) devant les forces historiques de son empêchement. Avec Gaston Miron, le Québec se vit comme Tout, comme Souverain, comme Inaliénable. Le Québec se vit comme Sujet du verbe. Il n'est pas l'attribut dégénéré — Canada français — qui se voudrait faussement un supplétif, encore moins l'apparent complément d'un Autre qui le nie et l'entrave. La littérature québécoise n'est pas une composante culturelle ethnique d'un *Dominion* conquérant et oppresseur du conglomérat. Le Verbe québécois se fait chair, il a patrie et corps territorial, il s'appelle malgré la collaboration du dehors et du dedans le pays de Québec : « [...] devant toutes les litanies de chats-huants qui huent